

DOSSIER : MURAMBI

Identification du témoin

MM *****

Date de naissance : 1974

Etat civil : Mariée

Profession : Enseignante à l'école primaire de Mulico

Résidence avant le génocide : Cellule : Gasaka

Secteur : Gasaka

Commune : Nyamagabe

Préfecture : Gikongoro

Résidence actuelle : Cellule : Gikongoro

Secteur : Gikongoro

District : Ville de Gikongoro

Province : Gikongoro

Au début du génocide, les tueries ont commencé par la région de Kaduha. Les grandes personnes avaient déjà eu peur lorsqu'elles ont appris, par un communiqué passé à la radio Rwanda, le crash de l'avion du président Habyarimana. Elles ont proposé de nous réfugiés aux églises disant que même lors des persécutions antérieures contre les Tutsis, ils se réfugiaient dans ces lieux sacrés et personne ne pouvait porter atteinte à leur sécurité. Les premiers ont fui vers la paroisse catholique de Gikongoro. Moi, ma grande sœur et mon petit frère, qui ne comprenaient pas la raison de crainte de nos parents, sommes restés à la maison. En quelques jours, on a commencé à brûler des maisons des Tutsis de notre colline. Nous sommes alors allés demander refuge chez un voisin hutu. Lorsque nous avons quitté cet abri, les autres réfugiés étaient déjà arrivés à Murambi. On disait que l'évêque Misago avait demandé aux autorités préfectorales de déplacer des réfugiés car ils devenaient très nombreux. C'est dans ce cadre qu'ils ont été emmenés à l'école technique de Murambi, arguant qu'ils pouvaient mieux être aidés en cet endroit.

Lorsque nous nous sommes rendus à Murambi, les barrages routiers étaient déjà érigés partout et les Tutsis étaient tués sur ces barrages. Quand nous étions encore chez le voisin hutu, nous avons entendu le bourgmestre de la commune de Nyamagabe, Semakwavu, ordonner, à l'aide d'un mégaphone, à quiconque avait caché un Tutsi de le mettre sur la route pour être conduit à Murambi où étaient d'autres gens menacés. Il est allé jusqu'à Kigeme en appelant les gens. Les Tutsis de Kigeme sont venus et nous sommes partis avec eux. Nous étions à pied et le véhicule du bourgmestre était derrière nous avec des gendarmes armés. Arrivés à Gatyazo, le bourgmestre a pris la route qui mène à la ville de Gikongoro et nous, nous avons continué avec des gendarmes vers Murambi. Nous avons traversés les barrages routiers à Nzega, à Gatyazo et au centre de Kabeza tout près de l'école de Murambi. A la barrière de Gatyazo, les tueurs étaient armés d'épées. Ils nous ont accompagnés et nous sommes partis sous un torrent d'insultes. Ils nous disaient également : «partez, vous reviendrez à la résurrection de Habyarimana», pour dire que nous ne reviendrions pas. Là, nous avons réalisé ce qui nous attendait à Murambi.

Au barrage qui était dans le centre Kabeza, les meurtriers étaient tellement enragés qu'ils ont même coupé à la machette certains réfugiés à notre vu. Parmi les gens exécutés figuraient Nyirabarera Cansilde et sa petite-fille Uwineza Laurence qui étaient nos voisins. Je n'ai pas pu connaître les noms de ceux qui étaient à la barrière, mais ils étaient, pour la plupart, de la famille des Abacuzi. Il y avait également Rucakumuyange et Gasongo qui sont tous en exil, ainsi que les Twas de Gatyazo qui n'ont jamais été arrêtés ni traduits en justice. Nous avons vite couru pour atteindre Murambi car les interahamwe nous avaient fait peur en massacrant ces réfugiés. Nous avons trouvé beaucoup de Tutsis à Murambi. Nous, qui sommes arrivés ce jour, nous étions environ trois milles. Nos parents

étaient déjà là et nous leur avons raconté tout ce qui s'était passé en cours de route. Ils avaient encore l'espoir que nous ne serions pas massacrés car ils étaient emmenés par les religieux et les réfugiés étaient assez nombreux pour se défendre. Ils ne savaient pas qu'ils allaient lutter contre des milliers de gens bien armés.

Des nouvelles circulaient dans le camp comme quoi des gendarmes qui gardaient les réfugiés leur avaient révélé notre extermination. Paraît-il que ces gendarmes étaient des Tutsis. Ils ont été remplacés par d'autres, juste avant les massacres et on dit qu'ils ont été tués à Maraba dans la province de Butare. Trois jours après notre arrivée à Murambi, on nous a privé de l'eau en coupant les tuyaux qui la transportaient à l'école, les boutiques qui étaient tout près ont été fermées et ceux qui apportaient de la nourriture ont été mise en garde et nous avons tellement souffert de faim que certains réfugiés en ont été morts. Quelques temps après la coupure d'eau, il y avait beaucoup de saleté et bon nombre d'enfants et de femmes ont attrapé le choléra. Les réfugiés étaient très solidaires et partageaient tout ce qu'ils pouvaient trouver comme nourriture. Nous vivions surtout de la bouillie.

Après que les tuyaux d'eau soient coupés, nous allions puiser de l'eau à une fontaine située juste près de l'école de Murambi. Comme une fontaine ne suffisait pas face à tout un monde de réfugiés, nous étions obligés d'aller aussi à un ruisseau de Kato. A tous ces endroits, les réfugiés étaient pourchassés et certains ont été tués. Nous nous faisons souvent accompagner par des hommes pour prévenir une défense contre une attaque éventuelle. Moi aussi j'allais souvent puiser de l'eau, mais à chaque fois j'ai pu courir et devancer les tueurs qui ne m'ont jamais touchée avec leurs machettes. Pendant toute la période que nous avons passée à Murambi personne ne nous a apporté à manger. En plus de la faim et de la soif, nous étions terrorisés par les interahamwe qui essayaient de nous attaquer chaque jour. Chaque jour de plus, s'accompagnait de plus d'angoisse et de désespoir.

Le jour des massacres, les interahamwe, les habitants hutus venant de tous les coins de la préfecture de Gikongoro ainsi que des militaires et des gendarmes avaient répondu au rendez-vous d'extermination des Tutsis. Ils étaient tellement nombreux ces tueurs. La veille des massacres, le nombre des gendarmes qui faisaient la garde en arguant que c'était pour mieux nous protéger alors que c'était plutôt pour renforcer les forces génocidaires. Le jour même, un gendarme connu sous le sobriquet de CDR s'était enivré et s'est vanté de ce qui allait arriver aux Tutsis de Murambi. Nous étions dans la maison en étage, juste au premier niveau à la façade principale. Nous partagions des bâtiments selon les cellules, les secteurs et les communes de provenance. Après avoir vu beaucoup de signes nous montrant que nous serions un jour ou un autre exterminés, certains hommes ont organisé les moyens de défense. Ils nous ont demandé de faire des tas de pierres tout près de nous pour que si jamais nous serions attaqués, nous pourrions lutter contre les meurtriers. Ils ont ajouté que ce n'était plus possible de nous réfugier vers le Burundi car tous les chemins étaient déjà barrés.

Nous avons fait ce que nous avaient demandé ces organisateurs de la résistance. Après avoir rassembler des pierres, le préfet Bucyibaruta est venu avec son fils Fidèle. Il a dit qu'il voulait visiter les lieux pour voir la situation des réfugiés. Ceux qui étaient à l'entrée lui ont refusé l'accès et ils leur a dit ouvertement : «quoi que vous fassiez, vous ne survivriez pas au delà de cette nuit». Il était également avec des militaires. Son fils Fidèle était parmi ceux qui s'entraînaient à l'utilisation des fusils. C'est pendant cette nuit là que tout un monde d'assassins nous a envahis. C'était vers 3 heures. La foule des assaillants était hurlante et poussait des sifflements. Les coups de sifflets ont commencé à se faire entendre entre 1 heure et 2 heures. La fusillade et le lancement des grenades ont débuté vers 3 heures. Nous étions au premier niveau du bâtiment et les hommes étaient s'étaient éparpillés sur la cour devant le bâtiment. Dès le début des coups de feu, les hommes ont lutté en utilisant des pierres. L'assaut était de grande ampleur et était beaucoup plus fort que les résistants. Ces derniers se sont vu complètement anéantis et nous ont demandé de nous sauver en courant. Ils nous ont conseillé de prendre la direction de la paroisse de Cyanika.

De nombreux gens avaient été touchés par des balles et des grenades. Certains étaient grièvement blessés, mais avaient encore leur souffle, d'autres étaient mutilés, d'autres encore étaient des agonisants. Nous avons laissé tous ces gens là sans assistance pour sauver notre vie. Nous ne pouvions rien faire d'autre que mourir avec eux. Ils criaient de douleur et les bruits se sont intensifiés le matin lorsque les interahamwe et les paysans hutus armés d'armes traditionnelles se sont précipités sur eux pour les achever. Non seulement, les moribonds ont été achevés, mais également les survivants étaient lynchés par ces meurtriers. Ils assénaient un seul coup à une personne et sautaient sur une autre, mais chaque victime recevait au moins des coups de trois ou quatre assassins. L'endroit où nous étions a été atteint vers 5 heures du matin. Les corps saignants gisaient sur la cour et le sang coulait comme un ruisseau.

Lorsque ils sont arrivés dans la salle où nous étions, j'ai eu tellement peur. Je ne savais pas quoi faire. Sans réfléchir, j'ai sauté de l'étage et je suis tombée sur les cadavres qui gisaient sur la cour dans des flaques de leur sang. Je me suis tout de suite levée et j'ai couru. Je n'avais pas le temps de sentir la douleur. Comme je ne savais pas où aller, j'ai suivi les gens qui ne portaient pas des feuilles de bananiers car les tueurs en portaient. On sautait par dessus les cadavres qui jonchaient le sol et des fois on s'heurtait sur eux. Il ne faisait pas encore très claire, mais on pouvait bien voir. Les enfants qui avaient couru avec moi se faisaient abattre à coups de machettes à ma présence. Je n'osais pas observer ; j'entendais des coups secs et je jetais juste un coup d'œil pour voir et je voyais quelqu'un étendu sur le sol. Je m'étais séparée des membres de la famille qui s'étaient dispersés à l'arrivée des tueurs. Papa nous avait adressé ses adieux déchirants lorsqu'il partait aider les autres hommes à lutter contre les génocidaires et nous avait dit qu'il n'était pas sûr de nous revoir. Ma mère et ma tante paternelle ne sont pas sorties de la salle dans laquelle nous étions ; avant mon départ, elles avaient déjà été découpées à la machette. Quant à mon frère et ma sœur, ils étaient restés chez un interahamwe qui les avaient cachés. Il s'appelait Gasana et était renommé pour sa zèle pendant le génocide.

J'ai pu arriver à la paroisse de Cyanika. Nous avons quitté Murambi avec plus ou moins 1500 personnes, mais celles qui sont arrivées à Cyanika n'atteignaient même pas le nombre de 200. Beaucoup avaient été massacrés en cours de route, d'autres se sont noyés dans une rivière dont je ne me souviens pas le nom. Il avait plu et la rivière avait débordé. Moi aussi, je m'étais noyée, mais l'eau m'a projetée à l'autre rive et j'ai continué à courir. Quand nous sommes parvenus à Cyanika, c'était vers 6 heures. Nous y avons rencontré des génocidaires qui venaient de balayer les Tutsis qui étaient à la paroisse de Kaduha. Ils étaient là pour donner un coup de main à ceux qui allaient faire le même «travail» à Cyanika. Ils avaient déjà encerclé l'église et ses alentours et nous n'avons pas pu pénétré à l'intérieur de l'église. Nous nous sommes encore dispersés, chacun en prenant sa direction ; certains sont revenus dans la ville de Gikongoro, d'autres ont pris d'autres directions. Moi j'étais mordue par la faim et je me sentais tellement fatiguée que je ne pouvais plus marcher.

Je me suis assise dans une forêt qui était juste à côté de l'église et j'ai suivi le déroulement du massacre à la paroisse de Cyanika. J'entendais des voix des sanglants qui demandaient qu'on leur ordonne de commencer les tueries pour avoir la peau de père Niyomugabo qui était le curé de la paroisse. Le préfet Bucyibaruta est venu et, en personne, a donné l'ordre de commencer le carnage. Il a dit que le travail était déjà terminé à Murambi, qu'il ne reste plus que d'achever ceux qui n'étaient pas complètement morts et qu'ils pouvaient alors démarrer. Après la parole du préfet Bucyibaruta, j'ai entendu des coups de feux fuser de tous les côtés. Les véhicules continuaient de transporter d'autres interahamwe, militaires et gendarmes. Ils ont poursuivi leur besogne et je suivais tout : les coups, les hurlements, les bruits des tueurs qui s'appelaient entre eux... J'avais retenu certains noms, mais je les ai pour le moment oubliés. Ils lançaient des grenades sur les réfugiés, tiraient avec des fusils et après les avoir anéantis, ils ont pénétré dans la foule des cadavres et des blessés pour trancher ceux qui n'étaient pas morts. Un des meurtriers a dit aux autres qu'ils viendraient le matin pour brûler la forêt afin de tuer ceux qui auraient pu se cacher dedans.

Ils ont fini de tuer entre 16 heures et 17 heures. Fatigués de leur macabre labeur, ils ont vidé les lieux et sont allés piller et prendre de la bière. Ils avaient érigé des barrages routiers dans toutes les rues menant à la paroisse de Cyanika. Je ne pouvais plus me tenir debout. J'ai alors marché à quatre pattes jusque dans la vallée où j'ai bu de l'eau sale que j'ai trouvée dans les flaques d'eaux de pluie. C'était entre 21 heures et 22 heures. Après avoir bu cette eau sale, j'ai pu me lever, mais je ne connaissais pas cet endroit et ne savais pas quelle voie emprunter. Je me suis encore allongée sur le sol. Les agresseurs étaient encore en train de piller. J'ai quitté cet endroit vers 24 heures. J'avais l'intention de me rendre à Nzega, dans ma cellule d'origine. Pourtant, je n'ai pas pu y arriver. Le seul parcours entre la paroisse de Cyanika et la ville de Gikongoro, je l'ai fait en deux jours ! Lorsque je suis arrivée dans la ville, il faisait déjà jour et ne pouvais pas continuer mon chemin. Je suis alors allée chez des amis de ma famille où j'ai vécu jusque le 20 mai. Le chef de la famille était le secrétaire de la commune Nyamagabe. Quand le bourgmestre Semakwavu a appris que j'étais chez cet homme, il m'a emmenée chez ses amis dans la commune Kinyamakara.

J'ai quitté cette famille à l'arrivée des militaires français. Le secrétaire de la commune Nyamagabe est venu me chercher. Il ne m'a pas accompagnée jusqu'au groupe scolaire ACEPER où s'étaient installés certains militaires français. Il m'a dit qu'il avait peur d'être vu par Semakwavu qui était en collaboration étroite avec les français. Il a ajoutés que les personnes accueillies par les militaires français étaient soit sauvées, soit massacrées selon la volonté du bourgmestre. Puis il m'a dit : «je ne sais pas s'ils vont te tuer ou te sauver, mais tu peux toujours tenter tes chances». C'était dans les premiers jours de leur arrivée, je les ai rejoints à ACEPER et j'y ai trouvé trois autres survivants dont deux filles et un garçon. Ces trois survivants ont été conduit dans le camp de Murambi et je suis restée à l'ACEPER. J'avais fait mes études secondaires jusqu'en troisième année et je connaissais le français. Ils m'ont alors retenue comme leur domestique. Je faisais le travail de nettoyage de la maison, de cirage des chaussures, de lessive de leurs habits et autre. Je n'ai pas été à Murambi lors de l'opération turquoise ; j'ai vécu à l'ACEPER où était presque 100 militaires français.

Comme le bourgmestre Semakwavu venait souvent leur rendre visite, je me cachais pour éviter qu'il ne me voit. Un jour, les Français m'ont appelée pour me présenter au bourgmestre. J'ai eu tellement peur, mais je ne pouvais faire autrement. Lorsqu'il m'a vue, il n'a rien dit, mais il est parti fâché. Il est allé réprimander l'homme qui m'avait cachée. Je suis restée là et j'assistais chaque jour aux visites des différentes autorités et responsables génocidaires rendues aux militaires français. Ils entretenaient de bonnes relations et l'accueil qui leur était réservé par les Français était très chaleureux. Parmi ces génocidaires, j'ai pu reconnaître le colonel Simba, le bourgmestre Semakwavu, un député prénommé Marc et le préfet Bucyibaruta. Ils recevaient beaucoup de visites, mais je ne connaissais pas les visiteurs et moins encore, je ne suivais pas leurs conversations.

Quand j'ai entendu que les Français allaient partir, je suis retourné chez l'homme qui m'avait cachée. Comme les massacres de quelques survivants se poursuivaient encore malgré la présence des militaires français, je suis partie pendant la nuit pour me couvrir de l'obscurité. Plus tard, je suis allée dans un orphelinat tenu par une organisation non gouvernementale nommée Terre des hommes où j'ai trouvé ma grande sœur. Quelques mois après, je suis retournée à l'école pour continuer mes études.¹

¹ Témoignage recueilli à Gikongoro, le 24 mars 2004.